

LA CARTE A PAYER

M. Dumouron reconduit le docteur qui s'en va d'un air soucieux après avoir visité la malade.

M. Dumouron.—C'est curieux tout de même, cette indisposition, n'est-ce pas, docteur ?

Le docteur.—Heu ! ce ne sera peut-être pas grave.

M. Dumouron.—Ah ! c'est qu'on sait comment ces choses-là commencent et on ne sait pas toujours comment elles finissent.

Le docteur.—Voyons, voyons, il ne faut pas s'inquiéter à l'avance.

M. Dumouron.—Oh ! c'est que je ne suis pas tranquille, voyez-vous, docteur, vous me dites vous-même qu'il faut attendre.

Le docteur.—Evidemment, on ne peut pas se prononcer immédiatement, il faut voir comment cette....

M. Dumouron.—Pardon si je vous interromps, mais pourquoi ne lui avez-vous pas tapé dans le dos ? Je croyais, qu'aux malades, on leur tapait toujours dans le dos !

Le docteur.—Dans le cas actuel, c'était inutile.

M. Dumouron.—C'est égal, ça m'aurait fait plaisir, j'aurais été plus tranquille ; une idée, c'est possible, mais que voulez-vous ? on ne se refait pas. Enfin, au total, que pensez-vous de Clémentine ?

Le docteur.—Rien de bien grave, quant à présent, nous verrons demain....

M. Dumouron.—Pourquoi pas ce soir, docteur ? Ah ! si vous saviez combien je me tourmente ! ma pauvre femme ! elle est bien malade, n'est-ce pas ? Oh ! j'aurai du courage, mais je vous en prie, dites-moi tout ! Tenez, ayons une consultation, dix docteurs s'il le faut, vingt.

Le docteur.—Mais encore une fois, soyez donc raisonnable, madame....

M. Dumouron.—Elle est perdue ?

Le docteur.—Mme Dumouron a une grosse fièvre, mais, en la coupant....

M. Dumouron.—Ma femme ! il faut couper ma femme !

Le docteur.—Non, la fièvre, je crois....

M. Dumouron.—Mais si vous ne pouvez pas couper la fièvre, qu'arrivera-t-il ?

Le docteur.—Ah ! des complications, naturellement.

M. Dumouron.—Mon Dieu ! mon Dieu ! voilà maintenant que Clémentine va être compliquée ! Que faire ? que faire ?

Ce malheureux Dumouron est comme un fou ; il insiste pour que le docteur rentre taper dans le dos de sa femme, pour qu'il l'examine encore, pour qu'il lui fasse tirer la langue une seconde fois.

Le docteur.—Mais cela ne lui fera aucun bien !

M. Dumouron.—Dans tous les cas, ça ne peut pas lui faire de mal.

Le docteur ne peut sortir qu'après avoir promis de revenir le soir. Sur de nouvelles instances, il revient le lendemain matin, puis à huit heures. On ne voit que lui dans la maison.

M. Dumouron.—Qu'est-ce que cela vous fait ? Je ne regarde pas au nombre de visites, mais pourvu que vous sauviez Clémentine !

* *

Malgré tous les soins et toutes les précautions, Mme Dumouron a eu la variole, mais enfin, au bout de six semaines, elle est sauvée, tout à fait remise. Dumouron s'en va, prônant partout le docteur zélé qui...., l'illustre savant que....

Trois mois après, M. Dumouron reçoit la note du docteur zélé qui....

—Comment ! comment ! qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, cent vingt visites à huit francs !

Ah ! par exemple, c'est raide ! Neuf cent soixante francs ! Eh bien, merci, en voilà des gaillards qui gagnent lestement leur argent ! Neuf cents ! mais les conducteurs d'omnibus ne gagnent pas ça en six mois, sans compter qu'ils perdent souvent des places m'a-t-on dit.

Cent vingt visites en quarante jours ! mais alors cela ferait, oui, mettons trois cent soixante jours, neuf fois cent vingt, mille quatre-vingts visites, à huit francs, huit mille six cent francs. Mainte-

nant il avait bien une vingtaine de clients, car avec tous ses airs, il entraînait et ressortait aussitôt ; à ce compte-là, il aurait même pu en avoir quarante. Quarante fois huit mille six.... Trois cent quarante quatre mille francs ! ! matins, les appointements réunis de tous les ministres !

Je ne chicane pas, ce n'est pas dans mon tempérament, je n'entends pas, pourtant, me laisser écorcher vif, ah ! mais non.

Tous les mêmes, ces farceurs-là. Etudiants, ils font une vie de polichinelle, les cent coups, des horreurs ; ils ne s'amuse qu'à faire la noce et à embêter le monde, et comme ils sont cousus de dettes, une fois reçus, il leur faut trois cent mille francs par an, c'est inouï !

J'aime bien Clémentine, certes, je n'ai pas l'intention de marchander, quand il s'agit de sa santé, mais elle n'était pas malade au point de m'en fourrer pour neuf cent soixante francs !

Ce médecin vient ; il me dit : votre femme a la fièvre, il faut la couper. Je lui réponds : coupez-la ; il ne coupe rien. Est-ce de ma faute ! Comme je lui répétais à toute minute : coupez la fièvre de ma femme ; il n'en fait rien ; alors elle a été compliquée.

Quand on ne sait pas faire un métier, on ne s'en mêle pas. Est-ce que je me mêle de faire des matelas, moi ? Non, parbleu, je ne sais pas ; eh bien, on fait comme moi.

D'abord ce n'est pas moi qui l'invente, attendu que je ne voudrais jamais chicaner pour la santé de Clémentine, mais c'est lui-même qui m'a dit : La fièvre, une fois coupée, ce ne sera rien. Eh bien ! on ne prend pas neuf cent soixante francs à un homme pour lui couper la fièvre de sa femme, on n'a jamais vu ça, ce serait à mettre dans le journal. Vous allez me dire : Mme Dumouron a eu la petite vérole, c'est juste, mais c'est le docteur qui en est la cause, il n'avait qu'à couper la fièvre, je ne sors pas de là.

Neuf cents francs ! sapristi ! il aimerait bien en avoir pas mal comme ça à couper, des fièvres !

Avec ça que ma femme avait un tempérament à avoir la petite vérole. Elle qui en a toujours eu une peur abominable ! Pourquoi a-t-on la petite vérole, après tout ? Parce qu'on ne vous empêche pas de l'avoir, parbleu ! c'est bien simple. Je n'ai pas été chercher ce monsieur pour lui faire soigner une maladie que ma femme n'avait pas, ça tombe sous le bon sens ; je lui ai demandé d'empêcher ma femme d'être malade, il n'a pas réussi, c'est son affaire. Quand on vous manque un chapeau, on le laisse au chapelier : le docteur a manqué sa petite vérole, qu'il la garde.

Ce n'est pas que je marchande, non, j'ai horreur des gens qui marchandent ; j'aimerais mieux.... voir gratter la terre. Dieu merci, je ne suis pas d'un calibre à lésiner, mais en offrant trois cents francs à ce monsieur, je crois que c'est bien raisonnable.

Le pharmacien, lui, il a fallu y passer, autrement il aurait refusé les médicaments, mais enfin il donnait quelque chose, au moins des bouteilles, des paquets ; mais le médecin, qu'est-ce qu'il a eu à fournir ? Rien, pas la moindre chose, si ce n'est un bout de papier à moi, mon encre, ma plume ! Sans compter que trois cents francs, ça lui fera de belles journées gagnées en se promenant.

Maintenant on me dira : Clémentine n'est pas marquée. C'est vrai, mais il n'aurait plus manqué qu'il lui persille la figure, cela aurait été le bouquet !

Trois cents francs, c'est absolument raisonnable, à la rigueur j'irai jusqu'à quatre, mais pas un centime de plus ; s'il le faut, nous plaiderons, et quand je dirai au tribunal : " Monsieur, j'ai demandé à monsieur de couper la fièvre de Mme Dumouron, il n'en a rien fait, si bien qu'elle a eu la petite vérole ; que dois-je à monsieur ? " Nous verrons un peu comment ça se passera.

* *

M. Dumouron a plaidé, il a perdu, aussi va-t-il partout maintenant déclarant que les médecins sont des voleurs et que la justice est si bien rendue, en France, que les magistrats se font leurs complices.

CHARLES LEROY.

L'EXPÉDITION PEARY

(Voir gravure)

Le *Falcon*, portant le lieutenant Peary et ses treize compagnons, a fait voile pour le Pôle Nord.

Le *Falcon* suivra la même route que le lieutenant Peary a prise en 1891, lors de sa première expédition avec le *Kate*. Il se rendra, par voie de la baie de Baffin, dans le détroit de Smith et de là à la baie de MacCormick, où les explorateurs établiront leurs quartiers d'hiver. Le *Falcon* devra s'arrêter à Godhaven ou à Uppernaville, pour y prendre les chiens destinés à tirer les traîneaux.

Le voyage durera au moins deux ans. L'expédition se compose du lieutenant Peary ; du docteur F. A. Cook, le chirurgien qui l'a déjà accompagné lors de sa première expédition ; M. Edward Arturp, le jeune Norvégien avec lequel le lieutenant Peary s'est aventuré le plus loin vers le nord, en 1891 ; M. Samuel Eutikin, de Westchester ; M. Davison, et le domestique nègre du lieutenant Peary, Matthew Hensen.

ETYMOLOGIES

SAINT-CHRISTOPHE D'ARTHABASKA

Le fondateur de la paroisse de Saint Christophe d'Arthabaska, Charles Beauchêne, allait, le 18 mars 1835, planter sa tente sur les bords de la rivière Nicolet, à dix arpents environ de l'église paroissiale, aujourd'hui bâtie sur le versant d'une montagne, que l'on connaissait alors sous le nom de Mont Christo. On croit généralement que c'est ce qui a valu à la paroisse le choix du patron dont elle porte le nom.

SAINT-ALBERT

Mgr Taché est le fondateur de Saint Albert. C'est lui-même qui désigna l'endroit où fut élevée la première chapelle. Il mit la paroisse sous le vocable de saint Albert, en l'honneur du R. P. Albert Lacombe, premier missionnaire de ce pays.

P.-G. R.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Oscar Rivet (\$5.00), 270, rue Lafontaine ; J. P. Labadie, 265, rue des Seigneurs ; David Wabrook, 30, rue des Inspecteurs ; Alfred Labelle, 273, rue des Allemands ; P. O. Leroux, 168, rue Saint-Christophe ; Pierre Cholette, 409, rue Visitation ; Delle Olive Lachapelle, 18, rue St-Dominique ; François Joly, 1318, rue Notre-Dame ; A. H. Gougeon, 463a, rue St-Hypolite ; J. R. de Cotret, 5, rue Labelle ; Dame J. A. Dauray, 142, rue St-Laurent ; Dame Lamoureux, 598, rue Wolfe ; Michel Legault, 310, rue St-Laurent ; Ernest L. Rondeau, 324, rue St-Laurent ; Delle U. Roy, 2091, rue Notre-Dame ; Moïse Devaux, 263, rue des Allemands.

Québec.—Dame Berrouel (\$15.00), 169, rue Fleurie ; C. Larose, 55, rue Sauvageau ; Joseph Déry, 61, rue de la Reine ; Paul Julien, 19, rue St-Anselme.

St-Henri de Montréal.—Dame S. F. Barrette, 1109, rue St-Antoine.

Pointe St-Charles.—Moïse Roy, 75, rue Knox.

St-Joseph de Lévis.—A. Beaugrand (\$10.00).

Lévis.—Stanislas Deslauriers, 70, rue Wolfe.

Beauport, Québec.—Dame J. O. Hardy de Châtillon.

St-Augustin.—Michel Collin.

Stanford.—Octave Morel & Cie.

St-Basile de Portneuf.—Dame Emile R. Pepin.

Porte-Claire.—Dr G. Madore.

Sherbrooke.—A. M. Béchard.

Fall-River, Mass.—Dlle Malvina Brouillet, 26, rue Grant ; F. A. Forest.

South Worcester, Mass.—Dame Edmond Lambert, 121, rue Canterbury.

Lewiston, Maine.—N. Brunelle, 35, rue Spruce

A la librairie G.-A. et W. Dumont (1826, rue Ste-Catherine), les acheteurs trouveront un beau choix de livres de piété, de littérature, de connaissances utiles, etc. Imagerie religieuse et profane. Chaplets, statuettes, crucifix sur pied, médailles, etc., etc.